

## **Interview avec Didier Théron accordée à Erika Mursa le 29 juin 2018 à Montpellier**

*Nous sommes ici dans l'Espace Bernard Glandier. L'Espace Bernard Glandier, qu'est-ce que c'est ?*

**DT :** C'est un projet qui vient de la volonté de Georges Frêche qui était maire et puis président de la Région, d'installer un jeune artiste de la danse dans ce quartier de la Ville et de le soutenir. Quand j'ai commencé à développer mon travail chorégraphique et quand j'ai obtenu un premier Prix de chorégraphie au Festival des « Hivernales d'Avignon » avec la pièce *Les partisans*, il m'a appelé...

*C'était quand ?*

DT : C'était en 1992. Donc il m'a appelé et m'a demandé : « M. Théron est-ce que vous voulez bien vous installer avec votre jeune compagnie à la Paillade ? » C'était un pari pour moi et une offre incroyable aussi. Nous aurions pu déperir ici mais avec des efforts et de la volonté, des stratégies de Montpellier qui paraît sur la danse, nous avons prospéré ....

*A la Paillade ?*

**DT :** Oui, ici, c'était un ancien bâtiment de ferme, en bas il y avait des chevaux, il y avait du foin, au-dessous il y avait du vin, autour il y avait uniquement des vignes, c'était ce qu'on appelle « une campagne, » avec un parc, un beau parc, une maison pour le maître, très belle, eh bien ce parc, cette maison, cette campagne avait été rachetée par la ville de Montpellier, elle est devenue lieu public, on avait beaucoup d'espace. Donc, cet espace s'est libéré, et Georges Frêche m'a dit : « Est-ce que vous voulez bien aller là-bas ? ». A cette époque, personne ne voulait aller à la Paillade. Moi, j'ai accepté sur le conseil de Dominique Bagouet (initiateur du festival « Montpellier danse » et premier directeur d'un Centre Chorégraphique National en France) qui m'a dit : « C'est très bien Didier, tu devrais prendre ce choix, ça te fera une assise pour ton travail et tu pourras le développer. »

Dominique Braguet disait : « La danse, c'est l'art du lien », et j'en ai fait une de mes formules fétiches pour développer à partir de ce lieu tout un programme d'initiation, de sensibilisation pour relier ce quartier à la ville. (La plus voyante de ces initiatives, aujourd'hui, est le festival « Mouvements sur la Ville » dont ce fut cette année la 10ème édition.)

Dominique Bagouet a réveillé la danse, a réveillé les talents de la région, il m'a réveillé moi aussi, parce que j'étais jeune danseur...

*Alors tu étais danseur à l'époque ?*

**DT :** Je deviens danseur très tard - à 20 ans, à Montpellier – je viens de Béziers, ville bourgeoise de province très traditionnelle. Montpellier, avec Georges Frêche, est la ville alors de tous les possibles. Je plonge dans la danse en abandonnant tout autour de moi. Je suis proche alors de la Cie Dominique Bagouet. Puis, très vite, j'ai découvert le travail de Merce Cunningham, qui m'a accroché à la danse définitivement – les concepts, le travail sur l'espace, le temps, la dynamique, le dépassement de soi, tout ce qui permet de raconter des histoires dans le fond : ce fut une passion de découvrir cela et je suis parti aux Etats-Unis. J'ai aussi traversé différentes expériences physiques fondamentales avec la méditation - séjours dans les Temple Zen au Japon - le yoga, le taï-chi, la danse classique aussi et sa technique. Parallèlement, j'ai très vite essayé de faire ce que j'appelais – sans savoir ce que cela signifiait vraiment - mon « histoire », mon histoire entre guillemets, et après je réaliserai que c'était vraiment mon histoire que je faisais, c'est-à-dire de parler de ce j'avais traversé, de ce que j'étais et qui me touchait etc. D'ailleurs, il n'y a pas longtemps que je dansais encore.

*Sur scène aussi ?*

**DT** : Sur scène non, alors depuis cette pièce 2014 *et les fantômes* où j'ai fait un court solo, je n'ai pas refait de la scène. Je trouve qu'il faut se retirer un peu...

*Alors parlons du Jeune homme et la mort. Comment est née l'idée de cette production ?*

**DT** : J'ai toujours essayé de rattacher mes créations à ma vie, une façon de « danser sa vie ». Mon histoire familiale est complexe, mais pas vraiment. J'ai un arrière-grand-père qui est mort à la guerre de 14, il est mort en 1915, ceci du côté de la famille Théron dont je porte le nom. Il y a eu beaucoup de trouble à partir de cette mort, je pense. Je ne l'ai su vraiment que très tard dans la vie, presque à 45 ans, je crois : il y avait un secret. Cet homme est mort, il a laissé un fils qui avait douze ans, avec une femme, et notre famille s'est effondrée : le deuil de ce père n'a jamais été fait ! Ce jeune garçon de 12 ans, qui était promu à un bel avenir, bien qu'il soit d'une famille très modeste, était brillant, très doué pour le dessin, la peinture et aimait la littérature - faits exceptionnels dans un village. Obligé de travailler très jeune en abandonnant les études, il deviendra alcoolique.

*Ton grand-père alors ?*

**DT** : Oui, mon grand-père. Il est décédé deux ans après ma naissance. Je ne l'ai pas vraiment connu. Je n'en ai qu'un aperçu lointain, on l'a caché, parce qu'il était alcoolique, il y avait une très grande honte derrière cet homme, qui cache aussi l'histoire de son père, « héros » de la guerre. Je parle ici de l'univers d'un village où vivaient ancêtres, où tout se sait, se dit. La honte – portée par mon père – a amené beaucoup de comportements irraisonnés dans ma famille par exemple sur des sujets dont on ne parlait pas. Le silence était de rigueur sur beaucoup de choses et, étant enfant, on savait qu'il ne fallait pas poser de questions. La prise de parole était en somme interdite. D'ailleurs, le silence, c'est le silence de la danse. Je suis un chorégraphe, celui qui parle par les mouvements. La parole était contrainte, j'ai appris un autre langage. Je pense avoir développé une façon de regarder, de voir et de faire, sans parler. Et tout cela, cette construction de ma personne dans cet univers de la famille, je l'ai découvert très tard, surtout à la mort de mon père, gardien ultime des secrets en 2012... A sa mort, il y a eu une frénésie de savoir chez moi, d'expliquer de comprendre ce destin, ces drames qui me poursuivaient.

Et quand est arrivé 2014, il fallait que je parle de cela, donc j'ai fait une pièce qui s'appelait *14 et les fantômes*...

*Les fantômes au pluriel ?*

**DT** : Oui, au pluriel, parce qu'il y a deux hommes qui meurent en 1914, deux figures paternelles qui disparaissent de la vie de mon grand père : son père et son oncle, ce sont eux, les fantômes. Quand je dis qu'ils disparaissent, ils disparaissent vraiment, c'est-à-dire qu'ils s'en vont, on ne retrouve pas les corps, on ne retrouve pas les cercueils, on ne trouve rien. C'est très connu pour la guerre de 14-18, cette dimension du « deuil non fait » pour des milliers de familles, pas de corps à revoir, de mort à pleurer : le vide. C'est pour cela en France que cette guerre n'est toujours pas finie dit-on, qu'elle est toujours un sujet sensible dans les familles jusqu'à nos jours, qu'elle est toujours « un terrain » pour les artistes, écrivains, cinéastes, pour des œuvres artistiques nouvelles. C'est le voyage transmis du traumatisme que seule la création peut aider à dépasser. On peut aussi parler des corps, puisque la danse, c'est les corps en action – d'une certaine façon, avec la danse, je ramène ces corps, je retrouve les corps. Ce sont des questions qui m'ont beaucoup touché, j'en parle avec émotion toujours, mais c'est très puissant aussi dans cette force qui me pousse. Je pense que tout ce qui vient de la guerre de 14-18 et ses conséquences, proches ou lointaines, les événements la Seconde Guerre mondiale!), les destins des hommes et des femmes, les changements de société, tout fut très puissant, immensément puissant. Je pense que ma danse, qui est ma parole d'une certaine façon, porte une part de cela.

(Moment de silence)

*C'est vraiment un côté personnel, un côté familial émouvant qui te fait parler, t'exprimer...*

**DT** : Oui, c'est le fondement de mon travail artiste, je pense aujourd'hui. Car je pense que plus on est personnel, plus encore on touche à l'universel. Avec cela je me « mets en marche » pour produire des œuvres. Donc, j'ai commencé à faire cette pièce, et en faisant cette pièce *14*, j'ai constaté que j'avais fait des pièces précédentes qui parlaient déjà de cela. C'est très intéressant parce que je pense, dans mon inconscient, il y avait des choses qui se sont développées dans la danse sans que je le sache consciemment. Et puis, dans ce chemin vers *14 et les fantômes*, est arrivé un jour ce titre *Le jeune homme et la mort*. Ce titre est arrivé, et là aussi, j'ai voulu faire quelque chose avec ce titre très fort de Cocteau.

J'ai une fille de trois ans et demi, à laquelle je fais écouter de la musique de temps en temps, et un jour je lui mets un CD Ravel *Daphnis et Chloé*. J'ai été touché par cette musique tellement romantique. Et donc, il y avait ce titre *Le jeune homme et la mort*. Cette musique *Le jeune homme et la mort* c'est une pièce de Roland Petit, le titre est de Cocteau, ils en font un ballet après la guerre, la Seconde Guerre mondiale, ils en font un ballet un peu existentialiste. Le ballet lui-même déjà révolutionnaire à l'époque ne m'intéressait pas, mais le titre, je le trouvais très fort : cet oxymore, *Le jeune homme et la mort*, la jeunesse et la mort, et donc cette musique classique de *Daphnis et Chloé*, ... Et je suis parti sur un travail avec un danseur, et après je me suis aperçu que ce n'était pas possible, tout seul, et j'ai conçu la pièce comme un relais, un échange entre trois danseurs, une femme et deux hommes – laissant le choix de voir *Le jeune homme et la mort* à travers aussi une femme. Le travail s'est enchaîné avec la partition musicale présente, mais pas directrice de l'action dansée.

*Mais tu ne reprends pas le sujet du Jeune homme et la mort ni de Daphnis et Chloé ?*

**DT** : Non, non, c'est la musique, les sonorités, le climat, le fracas, composés génialement par Ravel, le tout en un seul mouvement qui m'attire ici, ce qui compose ce climat romantique que je vais opposer à la composition chorégraphique contemporaine, des gens qui courent. Ravel pour *Daphnis et Chloé* parle d'un seul mouvement pour sa partition et la pièce chorégraphique sera d'une certaine façon comme cela.

*Tu fais des détours ?*

**DT** : Oui, il y a beaucoup de détours, c'est très important pour trouver la cohérence d'un projet. La musique de *Daphnis et Chloé*, c'est 1912, *Le sacre de printemps*, c'est 1913, ce sont des pièces qui annoncent déjà le fracas du siècle, c'est clair. *Daphnis et Chloé* c'est l'histoire d'une guerre et d'un couple prisonnier, de la libération, la musique éclate. Ravel utilise des processus de composition assez révolutionnaires, et moi, j'étais très touché par ce romantisme.

Mais *Le jeune homme et la mort* évoque aussi pour moi notre époque et le retour de la guerre des traumatismes – un traumatisme en appelle un autre ! C'est aussi l'époque de « Charlie », celle du Bataclan. A nouveau des jeunes gens meurent ici-même de cette forme de guerre, des attentats. En 2015 avec les attentats, nous avons été très marqués par cette période.

Donc je relie le temps, des faits lointains, mais aussi présents. En 2015, quand on a eu Charlie, au cœur de ce quartier, beaucoup d'enfants à l'école, ils n'étaient pas du tout « Charlie », il faut le savoir. Je me souviens, nous avons été choqués, parce qu'on travaillait avec eux, et ce matin-là, on est allé les voir et puis « Non, non, pas du tout, on s'en fout », et « C'est bien », et on a dû parler de ça, on a travaillé là-dessus, et voilà tous ces éléments nous ont quand-même bousculés, questionnés,

ces questions sur la jeunesse bien sûr, sur le Bataclan etc. Ces choses qui m'ont dit, il faut faire quelque chose à partir de ce titre de Cocteau, et le projet est né aussi de ces faits ...

*C'est donc une mosaïque de beaucoup de sujets, de beaucoup de motifs...*

**DT :** Oui, de beaucoup de motifs qui amènent la motivation et la mobilisation pour ce projet, mais je ne vais pas les illustrer avec la danse en exposant ces motifs. Quand tu verras la pièce, c'est une pièce assez droite, qui n'est pas triste du tout, qui montre cette jeunesse. La jeunesse, elle est exprimée par la course, par l'élan, on saute par-dessus les morts, on les dépasse, on doit dépasser tout cela pour aller de l'avant (...) oui, c'est une forme de résilience que j'exprime par la danse, pas par les mots...

Et puis, j'aime ces trois personnages, deux hommes et une femme, - au début il y avait trois hommes, et puis les circonstances – le hasard - ont fait qu'une femme y est rentrée, et je trouvais cela très intéressant. On n'est pas dans un travail sur les hommes ni sur les héros. Ici il s'agit de gens. On est dans une petite forme concentrée qui laisse ouvert le possible des relations entre elles. Je suis attiré par ce minimum pour le maximum, comme pour *Boléro*. C'est le côté japonais de ma personne, économe aussi je le suis : l'économie aide à la compréhension, à la concentration... donc on est arrivé à faire cette pièce sur ce sujet

*Elle est donc née en 2015 ?*

**DT :** Non, elle est née en juin 2017, l'année dernière

*Parce que tu parlais de Bataclan et de Charlie, et c'était en 2015...*

**DT :** Oui, c'étaient des résonnances de tout cela, je commençais de travailler en octobre 2016 en fait, et après elle a été donnée l'année dernière ici pour la première fois, et cette année on a tourné.

*Tout à l'heure tu parlais de tes liens avec l'Allemagne ?*

**DT :** Ce qui est amusant, en ce qui concerne l'Allemagne, c'est un peu familial, il y a d'un côté cette histoire tragique du côté des Théron, mais il y a toujours eu de la part de mon père une passion pour l'Allemagne, une admiration pour les voitures, pour la technologie...

*Tous ces clichés allemands ?*

**DT :** Des clichés, ce ne sont pas des clichés ! Lui qui était technicien, il était au courant de la technologie allemande. Et j'ai un très bon ami allemand, Thomas Guggi, rencontré en 1992 et avec lequel la relation d'amitié et avec la danse continue... ça c'est assez inexplicable ...

*Et si tout va bien, ce sera alors à Heidelberg la première représentation en Allemagne du LJHELM, en octobre 2018 ?*

**DT :** Oui, absolument, ce sera la première, et je suis très, très content aussi parce que je voulais que cette pièce aille en Allemagne. Nous sommes allés avec *14 et les fantômes* en Croatie, en Serbie, le Goethe-Institut a soutenu, mais jusque-là, on n'a pas trouvé d'accroche en Allemagne. Mais par le passé, j'ai joué en Allemagne, les anciennes pièces. J'ai joué à Duisburg, à Berlin, à Heilbronn, à Aix-la-Chapelle, j'ai joué pas mal en Allemagne.

*Ce qui m'a beaucoup plu, c'est que tu as trouvé encore un autre titre pour la pièce LJHELM : 2018 – célébrer la jeunesse.*

**DT :** Parce que LJHELM, quand j'ai dit ce titre, ici tout le bureau de la compagnie a dit, « Ah non Didier, c'est terrible, c'est difficile, parler de la mort encore ! », alors que moi, je le trouvais très fort.

*Célébrer la jeunesse 2018*, oui, il y a une célébration, parce que le siècle passé, cette jeunesse a été extrêmement meurtrie. Je lisais, le 27 septembre 1914, 72000 jeunes gens avaient été tués ce jour-là, il y a des chiffres comme ça, des statistiques sur 14-18 qui sont énormes, qui sont impensables, de part et d'autre...

1918 – 2018, d'accord, c'est la fin de la guerre, mais 2018, on célèbre la jeunesse, c'est assez beau, parce que derrière toutes ces petites croix sur les cimetières, dessus il y a des jeunes gens. Vous connaissez l'histoire de Camus ? Albert Camus, son père est mort en 1914, lui, il était jeune, il était enfant, sa mère était analphabète. Et quand il va sur la tombe de son père, sur les champs, il est là et il dit : « Sous mes pieds, il y avait un jeune homme, plus jeune que moi. » Cela fait partie des choses pour lesquelles *Le jeune homme et la mort* m'a saisi.